



Hambourg en vue

Kengah déploya ses ailes pour prendre son envol, mais la vague fut plus rapide et la recouvrit toute. Quand elle sortit de l'eau, la lumière du jour avait disparu, et après avoir secoué énergiquement la tête, elle comprit que la malédiction des mers obscurcissait sa vue.

Kengah, la mouette aux plumes argentées, plongea sa tête dans l'eau à plusieurs reprises jusqu'à ce que quelques étincelles de lumière arrivent à ses pupilles couvertes de pétrole. La tache visqueuse, la peste noire, collait ses ailes à son corps et elle se mit à remuer les pattes dans l'espoir de nager vite et de sortir du centre de la vague noire.

Tous les muscles tétanisés par l'effort, elle atteignit enfin la limite de la tache de pétrole et le frais contact de l'eau propre. Lorsque, à force de cligner des yeux et de plonger sa tête sous l'eau, elle réussit à nettoyer ses yeux, elle regarda le ciel, et ne vit que quelques nuages qui s'interposaient entre la mer et l'immensité de la voûte céleste. Ses compagnes de la bande du Phare du Sable rouge devaient être loin, très loin.

C'était la loi. Elle aussi, elle avait vu des mouettes surprises par les vagues noires mortelles, et malgré son désir de descendre leur apporter une aide aussi inutile qu'impossible, elle s'était éloignée, respectant la loi qui interdit d'assister à la mort de ses compagnes.

Les ailes immobilisées, collées au corps, les mouettes étaient des proies faciles pour les grands poissons, ou bien elles mouraient lentement asphyxiées par le pétrole, qui en glissant entre leurs plumes bouchait tous leurs pores.

C'était le sort qui l'attendait et elle désira disparaître rapidement dans le gosier d'un grand poisson.

La tache noire. La peste noire. Tandis qu'elle attendait l'issue fatale, Kengah maudit les humains.

-Pas tous. Il ne faut pas être injuste! cria-t-elle faiblement.

Souvent elle avait vu d'en haut comment les grands pétroliers profitaient des jours de brouillard côtier pour aller en haute mer nettoyer leurs réservoirs. Ils jetaient à la mer des milliers de litres d'une substance épaisse et pestilentielle qui était entraînée par les vagues.

Elle avait aussi vu que parfois des petites embarcations s'approchaient des pétroliers et les empêchaient de vider leurs réservoirs. Malheureusement, ces petits bateaux aux couleurs de l'arc-en-ciel n'arrivaient pas toujours à temps pour empêcher qu'on empoisonne les mers.

Kengah passa les heures les plus longues de sa vie, posée sur l'eau à se demander, atterrée, si ce n'était pas la plus terrible des morts qui l'attendait; pire que d'être dévorée par un poisson, pire que l'angoisse de l'asphyxie, mourir de faim.

Désespérée à l'idée d'une mort lente, elle remua et se rendit compte avec étonnement que le pétrole n'avait pas collé ses ailes contre son corps. Ses plumes étaient imprégnées de cette substance épaisse mais au moins elle pouvait étendre les ailes.

—J'ai peut-être encore une chance de sortir de là et, qui sait si en volant haut, très haut, le soleil ne fera pas fondre le pétrole.

Une histoire racontée par une vieille mouette des îles Frisonnes revint à sa mémoire. Cela parlait d'un humain, nommé Icare, qui pour réaliser son rêve de voler s'était fabriqué des ailes avec des plumes d'aigle et avait volé très haut, tout près du soleil, si bien que la chaleur avait fait fondre la cire qui collait les plumes et qu'il était tombé.

Kengah battit des ailes, replia ses pattes, s'éleva de quelques centimètres et retomba dans l'eau. Avant de recommencer, elle plongea complètement et remua ses ailes sous l'eau. Cette fois elle s'éleva d'un mètre avant de retomber.

Ce maudit pétrole collait les plumes de sa queue, de sorte qu'elle ne pouvait pas guider son ascension. Elle replongea et avec son bec retira la couche de saleté qui couvrait sa queue. Elle supporta la douleur de l'arrachage des plumes jusqu'à ce que sa queue soit un peu moins sale.

Au cinquième essai Kengah réussit à s'envoler. Elle battait des ailes désespérément car le poids de la couche de pétrole l'empêchait de planer. Un seul arrêt et elle tomberait. Par chance elle était jeune et ses muscles répondaient bien.

Elle vola très haut. Sans cesser de battre des ailes, elle regarda en bas et vit à peine la côte comme une ligne blanche. Elle vit aussi quelques bateaux comme de minuscules objets sur une nappe bleue.

Elle monta plus haut, mais les effets du soleil qu'elle attendait ne l'atteignaient pas. Peut-être les rayons donnaient-ils une chaleur trop faible, peut-être la couche de pétrole était-elle trop épaisse.

Kengah comprit qu'elle n'aurait pas suffisamment de force pour continuer à battre des ailes et vola vers l'intérieur des terres en suivant la ligne verte et sinueuse de l'Elbe, à la recherche d'un endroit pour se poser.

Son battement d'ailes devint de plus en plus lourd et lent. Elle perdait ses forces. Elle ne volait plus aussi haut.

Dans un effort désespéré pour reprendre de l'altitude, elle ferma les yeux et battit des ailes avec ses dernières énergies. Elle ne sut pas combien de temps elle vola les yeux fermés, mais quand elle les rouvrit elle était au-dessus d'une haute tour ornée d'une girouette d'or.

— Saint-Michel! cria-t-elle en reconnaissant la tour de l'église de Hambourg.

Ses ailes refusèrent de la porter plus loin.



—Terrible ! Terrible ! Il est arrivé quelque chose de terrible, miaula Jesaitout en les voyant.

Nerveux, il se promenait devant un énorme livre ouvert sur le sol, et par moments il portait ses pattes de devant à sa tête. Il avait l'air vraiment inconsolable.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? miaula Secrétaire.

— C'est exactement ce que j'allais demander. Il semble que m'enlever les miaulements de la bouche soit une obsession chez vous, protesta Colonelle.

— Allons. Ce n'est pas si grave, suggéra Zorbas.

— Quoi! Pas si grave. C'est terrible! Terrible. Ces maudites souris ont mangé une page entière de l'Atlas.

La carte de Madagascar a disparu. C'est terrible ! insista Jesaitout en tirant sur ses moustaches.

— Secrétaire, rappelez-moi qu'il faut organiser une battue contre ces mangeurs de Masagas... Masaga-mas... enfin vous voyez ce que je veux dire, miaula Colonelle.

—Madagascar, précisa Secrétaire.

—Continuez. Continuez à m'enlever les miaulements de la bouche. *Força miseria !* s'exclama Colonelle.

- On va te donner un coup de main, Jesaitout, mais maintenant nous sommes ici parce que nous avons un grand problème et comme tu sais tant de choses, tu peux peut-être nous aider, miaula Zorbas, et il lui raconta la triste histoire de la mouette.

Jesaitout écouta avec attention. Il approuvait en remuant la tête et quand les mouvements nerveux de sa queue exprimaient avec trop d'éloquence les sentiments qu'éveillaient en lui les miaulements de Zorbas, il essayait de la retenir avec ses pattes de derrière.

— ... et je l'ai laissée comme ça, très mal, il y a un instant... conclut Zorbas.

—Terrible histoire! Terrible! Voyons, laissez-moi réfléchir. Mouette, pétrole... pétrole... mouette... mouette malade... c'est ça. Il faut consulter l'encyclopédie ! s'exclama-t-il plein de jubilation.

—La quoi ? miaulèrent les trois chats.

—L'en-cy-clo-pé-die. Le livre du savoir. Il faut chercher dans les tomes 13 et 16, les lettres M et P, indiqua Jesaitout d'un ton décidé.

—Voyons cette enplico... empyco... hum! proposa Colonello.

-En-cy-clo-pé-die, épela lentement Secrétaire.

-C'est exactement ce que j'allais dire. Je vois que vous ne pouvez pas résister à la tentation de m'enlever les miaulements de la bouche, protesta Colonello.

Jesaitout grimpa sur un énorme meuble dans lequel étaient alignés de gros livres à l'air imposant et après avoir cherché les lettres M et P, il fit tomber les deux volumes. Il descendit et, d'une griffe très courte, usée à force de feuilleter les livres, il tourna les pages. Les trois chats gardaient un silence respectueux tandis qu'il marmottait des miaulements presque inaudibles.

— Je crois qu'on va y être. Comme c'est intéressant ! Merlan, Migration, Milan. Comme c'est intéressant ! Écoutez ça : Il semble que le milan est un oiseau terrible ! Terrible ! Il est considéré comme l'un des rapaces les plus cruels ! Terrible ! s'exclama Jesaitout avec enthousiasme.

— Le milan ne nous intéresse pas. Nous sommes ici pour une mouette, l'interrompit Secrétaire.

— Auriez-vous l'amabilité de cesser de m'enlever les miaulements de la bouche ? grogna Colonelle.

—Pardon. Mais pour moi l'encyclopédie est irrésistible. Chaque fois que je regarde dans ses pages j'apprends quelque chose de nouveau. Morue. Mouette. On y est ! s'écria Jesaitout.

Mais ce que l'encyclopédie disait des mouettes ne leur fut pas très utile. Ils apprirent que la mouette qui les préoccupait appartenait à l'espèce argentée, appelée ainsi à cause de la couleur de ses plumes.

Ce qu'ils trouvèrent sur le pétrole ne les amena pas non plus à savoir comment aider la mouette, même s'il leur fallut supporter une interminable dissertation de Jesaitout, qui parla longuement d'une guerre du pétrole dans les années 70.

— Par les piquants du hérisson ! Nous sommes toujours au même point, miaula Zorbas.

— C'est terrible ! Terrible ! C'est la première fois que l'encyclopédie me déçoit, s'exclama Jesaitout, désolé.

— Et dans cette enplico... encymolé... enfin tu vois ce que je veux dire. Il n'y a pas de conseils pratiques, du genre comment enlever les taches de pétrole ? s'enquit Colonelle.

— Génial ! Terriblement génial ! C'est par là qu'on aurait dû commencer. Je prends tout de suite le tome



4, la lettre D, Détachant, annonça Jesaitout en grimpant sur le meuble.

— Vous vous rendez compte, si vous aviez évité cette odieuse habitude de m'enlever les miaulements de la bouche nous saurions déjà quoi faire, indiqua Colonello au silencieux Secrétaire.

À la page consacrée au mot "Détachant" ils trouvèrent, outre la façon d'enlever les taches de confiture, d'encre de Chine, de sang et de sirop de framboise, la solution pour éliminer les taches de pétrole.

— "On nettoie la surface affectée avec un linge humecté de benzine." Ça y est ! miaula Jesaitout, euphorique.

— Mais, si je me souviens bien, dans la cave du restaurant il y a un pot avec des pinces qui trempent dans de la benzine. Secrétaire sait ce qu'il doit faire, miaula Colonello.

— Ça y est pas du tout ! Et où on va trouver de la benzine ? grogna Zorbas avec une mauvaise humeur évidente.

— Pardon monsieur, mais je n'ai pas bien saisi votre idée, s'excusa Secrétaire.

— Très simple : vous humectez convenablement votre queue avec la benzine et nous irons nous occuper de cette pauvre mouette, répondit Colonello en regardant ailleurs.

— Ah non ! ça alors non ! Pas question ! protesta Secrétaire.

— Je vous rappelle qu'au menu de ce soir il y a une double portion de foie à la crème, susurra Colonello.

— Tremper ma queue dans la benzine... Vous avez dit du foie à la crème ? miaula Secrétaire consterné.

Jesaitout décida de les accompagner et les quatre chats coururent jusqu'à la sortie du bazar d'Harry. À leur passage le chimpanzé, qui venait de boire une bière, leur adressa un rot sonore.

2 (2^{ème} partie)



Difficile d'être maman

— Maman ! Maman ! cria le poussin qui avait quitté son œuf. Il était blanc comme du lait et des plumes minces, clairsemées et courtes couvraient à moitié son corps. Il essaya de faire quelques pas et s'écroula contre le ventre de Zorbas.

— Maman! J'ai faim! piailla-t-il en lui picorant la peau. Qu'est-ce qu'il allait lui donner à manger? Jesaitout n'avait rien miaulé à ce sujet. Il savait que les mouettes se nourrissaient de poisson, mais d'où est-ce que, lui, il allait sortir un morceau de poisson? Zorbas courut à la cuisine et revint en faisant rouler une pomme.

Le poussin se dressa sur ses pattes mal assurées et se précipita sur le fruit. Le petit bec jaune toucha la peau et se tordit comme s'il était en caoutchouc et en se redressant il catapulta le poussin en arrière en le faisant tomber.

-J'ai faim! Maman! J'ai faim! cria-t-il en colère. Zorbas, regrettant d'avoir vidé son plat avant la naissance du poussin, essaya de lui faire picorer une pomme de terre, ses croquettes - avec les vacances de la famille il n'y avait pas beaucoup de choix. Rien à faire. Le petit bec était tendre et se pliait contre la pomme de terre. Alors, dans son désespoir, il se souvint que le poussin était un oiseau et que les oiseaux mangeaient des insectes.

Il sortit sur le balcon et attendit qu'une mouche se pose à portée de ses griffes. Il ne tarda pas à en attraper une et la donna à l'affamé. Le poussin la mit dans son bec, la serra et l'avalait en fermant les yeux.

-C'est bon! Encore! Maman, encore! cria-t-il avec enthousiasme. Zorbas sautait d'un bout à l'autre du balcon. Il avait chassé cinq mouches et une araignée lorsque du toit de la maison d'en face lui parvinrent les voix connues des chats voyous qu'il avait rencontrés quelques jours auparavant.

— Dis donc, regarde! Le petit gros fait de la gym. Quel corps, c'est un vrai danseur, miaula l'un.

—Moi je crois qu'il fait de l'aérobic. Quel joli petit gros. Qu'il est gracieux et quel style ! Holà boule de graisse, tu vas te présenter à un concours de beauté ? miaula l'autre.

Les deux voyous riaient, à l'abri de l'autre côté de la cour.

Zorbas leur aurait volontiers fait goûter le fil de ses griffes, mais ils étaient loin, si bien qu'il revint vers l'affamé avec son butin d'insectes. Le poussin dévora les cinq mouches mais refusa de goûter à l'araignée. Rassasié, il eut un hoquet et se blottit tout contre le ventre de Zorbas.

— Maman, j'ai sommeil.

— Ecoute, je regrette mais je ne suis pas ta maman, miaula Zorbas.

— Bien sûr que si, tu es ma maman. Et tu es une très bonne maman, fit-il en fermant les yeux.

A leur arrivée Colonelle, Secrétaire et Jesaitout trouvèrent le poussin endormi contre Zorbas.

— Félicitations ! C'est un très joli poussin. Il pesait combien à la naissance ? demanda Jesaitout.

— Qu'est-ce que c'est cette question? Je ne suis pas la mère de ce poussin ! rétorqua Zorbas.

— C'est la question qu'on pose d'habitude. Ne le prends pas mal. C'est vraiment un joli poussin, miaula Colonelle.

— C'est terrible ! Terrible ! miaula Jesaitout en posant ses pattes sur sa bouche.

— Tu pourrais nous dire ce qui est terrible? demanda Colonelle.

— Le poussin n'a rien à manger. C'est terrible ! Terrible ! insista Jesaitout.

— Tu as raison. J'ai dû lui donner des mouches et je crois qu'il va très vite avoir encore faim, miaula Zorbas.

— Secrétaire, qu'est-ce que vous attendez? interrogea Colonelle.

— Excusez-moi, monsieur, mais je ne vous suis pas, se défendit Secrétario.

— Allez au restaurant et ramenez une sardine, ordonna Colonello.

— Et pourquoi moi? Hein? Pourquoi c'est toujours moi qui fais les courses ? Moi qui trempe ma queue dans la benzine ? Moi qui vais chercher une sardine ? Pourquoi c'est toujours moi ? protesta Secrétario.

— Parce que ce soir, monsieur, il y a des calamars à la romaine pour le dîner. Ça ne vous semble pas une raison suffisante ? indiqua Colonello.

— Et ma queue qui empeste encore la benzine?...

Vous avez dit des calamars à la romaine ?... demanda Secrétario en sautant sur le toit.

— Maman, qui c'est ? cria le poussin en montrant les chats.

— Maman! Il t'a dit maman! C'est terriblement attendrissant!... arriva à s'exclamer Jesaitout avant que le regard de Zorbas ne lui conseille de fermer sa bouche.

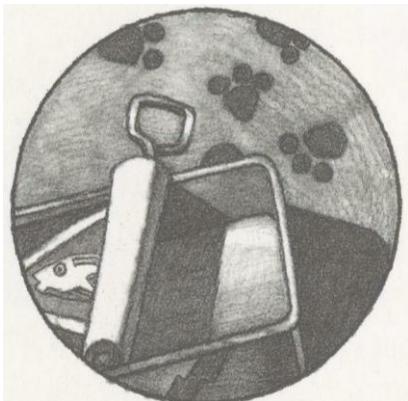
— Bon, *caro amico*, tu as tenu ta première promesse, tu es en train de tenir la deuxième, il ne te reste plus que la troisième, déclara Colonello.

- La plus facile ! Lui apprendre à voler, miaula ironiquement Zorbas.

— On y arrivera. Je consulte l'encyclopédie, mais le savoir a besoin de temps, assura Jesaitout.

— Maman, j'ai faim! coupa le poussin.

3



Le danger à l'affût

Les difficultés commencèrent le lendemain de la naissance. Zorbas dut agir énergiquement pour éviter que l'ami de la famille ne le découvre. Dès qu'il l'entendit ouvrir la porte il retourna un pot de fleur vide sur le poussin et s'assit dessus. Par chance l'humain ne sortit pas sur le balcon, et de la cuisine on n'entendait pas les cris de protestation. Comme d'habitude l'ami nettoya la caisse, changea la litière, ouvrit la boîte de nourriture et avant de partir vint à la porte du balcon.

— J'espère que tu n'es pas malade, Zorbas, c'est la première fois que tu n'accoures pas quand j'ouvre une boîte. Qu'est-ce que tu fais assis sur ce



pot ? On dirait que tu caches quelque chose. Bon, à demain, chat fou !

Et s'il avait eu l'idée de regarder sous le pot? Rien que d'y penser il eut mal au ventre et dut courir jusqu'à sa caisse.

Il était là, la queue bien dressée, soulagé, à penser aux paroles de l'humain.

"Chat fou". Il avait dit "chat fou". Il avait peut-être raison, parce qu'il aurait été plus pratique de lui laisser voir le poussin. L'ami aurait pensé qu'il avait l'intention de le manger, et il l'aurait emmené pour s'en occuper jusqu'à ce qu'il grandisse. Mais lui, il l'avait caché sous un pot, est-ce qu'il était fou?

Non, pas du tout. Simplement il suivait rigoureusement le code d'honneur des chats du port. Il avait promis à la mouette agonisante qu'il apprendrait à voler au poussin, et il le ferait. Il ne savait pas comment, mais il le ferait.

Zorbas recouvrait consciencieusement ses excréments lorsque les cris effrayés du poussin le ramenèrent sur le balcon.

Et ce qu'il vit lui glaça le sang.

Les deux voyous étaient devant le poussin, excités ils remuaient la queue et l'un le maintenait d'une griffe posée sur le croupion. Par chance ils tournaient le dos à Zorbas et ne le virent pas arriver. Zorbas banda tous ses muscles.

— Qui aurait pensé qu'on allait trouver un déjeuner comme ça, mon pote. Il est petit mais il a l'air délicieux, miaula l'un.

-Maman, au secours ! criait le poussin.

-Dans les oiseaux, ce que je préfère ce sont les ailes. Là, elles sont petites mais les cuisses ont l'air bien charnues, remarqua l'autre.

Zorbas sauta. En l'air il sortit les dix griffes de ses pattes de devant et en retombant entre les deux voyous il fit cogner leurs têtes par terre.

Ils essayèrent de se relever, mais ne le purent pas car chacun avait une oreille transpercée par une griffe.

— Maman! Ils voulaient me manger! cria le poussin.

— Nous, manger votre enfant? Non madame. Pas du tout ! miaula l'un la tête contre le sol.

— Nous sommes végétariens, madame, super-végétariens, assura l'autre.

— Je ne suis pas "madame", imbéciles! miaula Zorbas en les tirant par les oreilles pour qu'ils puissent le voir.

En le reconnaissant les deux voyous se hérissèrent.

— Vous avez un très joli petit, mon ami. Ce sera un beau chat ! affirma l'un.

-Oui, ça se voit de loin. Quel joli chaton ! confirma l'autre.

— C'est pas un chat ! C'est un poussin de mouette, imbéciles !

— Je le dis toujours à mon copain, il faut avoir des enfants mouettes ! Pas vrai ? déclara le premier.

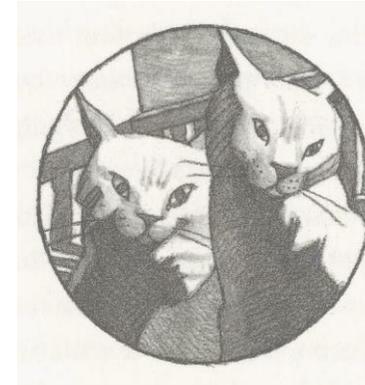
Zorbas décida d'en finir avec cette farce, mais ces deux crétiens allaient se souvenir de ses griffes. D'un mouvement décidé il replia ses pattes et ses griffes déchirèrent les oreilles des deux lâches. Miaulant de douleur, ils s'enfuirent en courant.

— J'ai une maman très courageuse, pépia le poussin.

Zorbas comprit que le balcon n'était pas un endroit sûr, il ne pouvait pas mettre le poussin dans l'appartement, il allait tout salir et l'ami de la famille le découvrirait. Il fallait chercher un endroit sûr.

— Viens, on va se promener, miaula Zorbas, avant de le prendre délicatement entre ses dents.

4



Pas de repos pour le danger

Réunis dans le bazar d'Harry les chats décidèrent que le poussin ne pouvait pas rester dans l'appartement de Zorbas. Les risques qu'il courait étaient nombreux et le plus grand n'était pas la présence menaçante des deux voyous mais bien l'ami de la famille.

— Les humains sont hélas imprévisibles ! Souvent, avec les meilleures intentions du monde ils causent les pires malheurs, déclara Colonelle.

— C'est bien vrai. Prenons Harry, par exemple, c'est un brave homme, il a bon cœur, mais, comme il a une grande affection pour le chimpanzé et qu'il sait qu'il aime la bière, chaque fois que le singe a soif il lui en donne une bouteille. Ce pauvre Matias est un alcoolique qui a perdu toute honte, et quand il se soûle il se met à glapir des chansons terribles. Terribles ! miaula Jesaitout.

— Sans parler du mal qu'ils font intentionnellement. Pensez à cette pauvre mouette qui est morte par la faute de cette maudite manie d'empoisonner la mer avec des ordures, ajouta Secrétaire.

Après une courte délibération, ils décidèrent que Zorbas et le poussin vivraient dans le bazar jusqu'à ce que le poussin ait appris à voler.

Zorbas irait chez lui tous les matins pour que l'humain ne s'inquiète pas et il reviendrait ensuite s'occuper du poussin.

— Ce ne serait pas mal que ce petit oiseau ait un nom, suggéra Secrétario.

— C'est exactement ce que j'allais proposer. Je crains qu'arrêter de m'enlever les miaulements de la bouche ne soit au-dessus de vos forces ! se plaignit Colonello.

— Je suis d'accord. Il doit avoir un nom, mais d'abord il faut savoir si c'est un mâle ou une femelle, miaula Zorbas.

Il avait à peine terminé sa phrase que Jesaitout avait fait tomber de la bibliothèque un tome de l'encyclopédie : le volume 19 correspondant à la lettre S, et il le feuilletait en cherchant le mot "sexe".

Malheureusement l'encyclopédie ne disait rien sur la façon de reconnaître le sexe d'un poussin de mouette.

— Il faut bien dire que ton encyclopédie ne nous a pas été très utile, maugréa Zorbas.

— Je n'admets pas qu'on mette en doute l'efficacité de mon encyclopédie ! Tout le savoir est dans ces livres, répondit Jesaitout, vexé.

— Mouette. Oiseau de mer. Vent-debout, le seul qui puisse nous aider à savoir si c'est un oiseau ou une oiselle, c'est Vent-debout ! miaula Secrétario.

— C'est exactement ce que j'allais miauler. Je vous interdis de continuer à m'enlever les miaulements de la bouche ! grogna Colonello. Pendant que les chats miaulaient, le poussin se promenait au milieu de douzaines d'oiseaux empaillés. Il y avait des merles, des perroquets, des toucans, des paons, des aigles, des faucons, qu'il regardait avec crainte. Soudain un animal aux yeux rouges, et qui n'était pas empaillé, lui barra la route.

— Maman ! À l'aide ! cria-t-il désespéré.

Zorbas fut le premier à arriver près de lui, et à temps car à cet instant précis un rat tendait ses pattes de devant vers le cou du poussin.

En voyant Zorbas, le rat s'enfuit vers une lézarde ouverte dans le mur.



— Il voulait me manger, cria le poussin en se serrant contre Zorbas.

— On n'avait pas pensé à ce danger. Je crois qu'il va falloir miauler avec les rats, déclara Zorbas.

— D'accord. Mais ne fais pas trop de concessions à ces insolents, conseilla Colonelle. Zorbas s'approcha de la lézarde. Dedans il faisait très noir, mais il réussit à voir les yeux rouges du rat.

— Je veux voir ton chef, miaula-t-il, décidé.

— Je suis le chef des rats, lui répondit-on dans l'obscurité.

— Si c'est toi le chef des rats, alors vous ne valez même pas les cafards. Préviens ton chef, insista Zorbas.

Zorbas entendit le rat s'éloigner. Ses griffes faisaient grincer le tuyau par lequel il se glissait. Quelques minutes après il vit reparaitre les yeux rouges dans la pénombre.

— Le chef va te recevoir. Dans la cave des coquillages, derrière le coffre du pirate il y a une entrée, couina le rat.

Zorbas descendit jusqu'à la cave. Il chercha derrière le coffre et vit dans le mur un trou par lequel il pouvait passer. Il écarta les toiles d'araignée et s'introduisit dans le monde des rats. Cela sentait l'humidité et les ordures.

— Suis les tuyaux d'égout, cria un rat qu'il ne put voir.

Il obéit. À mesure qu'il avançait en rampant sur le ventre il sentait que sa peau s'imprégnait de poussière et de saleté. Il avança dans l'obscurité jusqu'à un réservoir d'égout à peine éclairé par un faible rai de lumière du jour. Zorbas supposa qu'il était au-dessous de la rue et que le rai de lumière entrait par la grille de l'égout. L'endroit empestait, mais était suffisamment haut pour qu'il puisse se redresser sur ses quatre pattes. Au milieu coulait un canal d'eaux immondes. C'est alors qu'il vit le chef des rats, un grand rongeur à la peau sombre, couturé de cicatrices et qui s'amusait à nettoyer les anneaux de sa queue avec une griffe.

— Eh bien, eh bien! Regardez qui vient nous voir! Le gros chat, couina le chef des rats.

— Le gros! Le gros! glapirent en chœur des dizaines de rats dont Zorbas ne voyait que les yeux rouges.

— Je veux que vous laissiez le poussin tranquille, miaula-t-il fermement.

— Alors comme ça les chats ont un poussin. Je savais. On raconte — beaucoup de choses dans les égouts. On dit que c'est un poussin délicieux. Hé ! Hé ! Hé ! glapit le rat.

— Vraiment délicieux! Hé! Hé! Hé! reprit le chœur des rats.

- Vous le mangerez quand il sera grand ? Sans nous inviter ? Egoïstes ! couina le rat.

— Égoïstes ! Égoïstes ! répétèrent les autres rats.

— Comme tu le sais j'ai liquidé plus de rats que j'ai de poils. S'il arrive quoi que ce soit au poussin vos heures sont comptées, affirma Zorbas avec sérénité.

— Écoute boule de graisse, tu as pensé comment tu peux sortir d'ici ? On peut faire de toi un bon pâté de chat, menaça le rat.

— Pâté de chat! Pâté de chat! reprirent les autres rats.

Alors Zorbas sauta sur le chef des rats. Il lui tomba sur le dos en lui tenant la tête entre ses griffes.

— Tu es sur le point de perdre tes yeux. Tes sbires vont peut-être faire de moi un pâté de chat, mais tu ne pourras pas le voir. Alors, vous laissez le poussin tranquille ? miaula Zorbas.

— Comme tu es mal élevé ! Ça va. Ni pâté de chat, ni pâté de poussin. On peut tout négocier dans les égouts, couina le chef des rats.

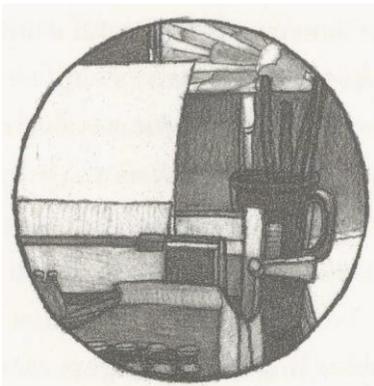
— Négocions. Qu'est-ce que vous demandez en échange du respect de la vie du poussin ? demanda Zorbas.

— Le libre passage dans la cour. Colonelle a ordonné qu'on nous coupe le chemin du marché. Libre passage dans la cour, couina le chef des rats.

— Libre passage dans la cour, reprit le chœur.

-D'accord. Vous pourrez passer dans la cour, mais la nuit, quand les humains ne vous verront pas. Nous les chats, nous devons faire attention à notre prestige, déclara Zorbas en lui lâchant la tête.

Il sortit de l'égout à reculons, sans perdre de vue le chef des rats et les dizaines d'yeux rouges qui le regardaient pleins de haine.



Une chatte, un chat et un poète

Zorbas prit le chemin des toits pour arriver jusqu'au balcon de l'humain choisi. En voyant Bou-boulina étendue parmi les fleurs il soupira avant de miauler :

— Bouboulina, n'aie pas peur. Je suis sur le toit.

— Qu'est-ce que tu veux ? Qui es-tu ? demanda la chatte en se levant.

— Ne t'en va pas, s'il te plaît. Je m'appelle Zorbas et j'habite près d'ici. J'ai besoin de ton aide. Je peux descendre sur le balcon ?

La chatte lui fit un signe de tête. Zorbas sauta sur le balcon et s'assit.

Bouboulina s'approcha pour le sentir.

— Tu sens les livres, l'humidité, les vieux habits, l'oiseau, la poussière, mais on voit que ta peau est propre, constata la chatte.

— Ce sont les odeurs du bazar d'Harry. Ne t'étonne pas si je sens aussi le chimpanzé, l'avertit Zorbas. Une musique douce arrivait jusqu'au balcon.

— Quelle belle musique ! miaula Zorbas.

— Vivaldi. *Les Quatre Saisons*. Qu'est-ce que tu attends de moi ? demanda Bouboulina.

— Que tu me fasses entrer et que tu m'amènes à ton humain.

— Impossible. Il travaille et personne, même pas moi, ne peut le déranger, affirma Bouboulina.

— Je t'en prie. C'est urgent. Je te le demande au nom de tous les chats du port, implora Zorbas.

— Pourquoi veux-tu le voir ?

— Je dois miauler avec lui !

— Mais c'est tabou ! Va-t'en ! miaula Bouboulina hérissée.

— Non. Et si tu ne veux pas m'amener à lui, qu'il vienne. Tu aimes le rock, minette ?

Dans l'appartement, l'humain tapait à la machine à écrire. Il était heureux car il était sur le point de terminer un poème et les vers lui venaient avec une fluidité étonnante. Soudain du balcon lui parvinrent les miaulements d'un chat qui n'était pas sa Bouboulina. C'étaient des miaulements discordants et qui avaient cependant l'air d'avoir un rythme. Ennuyé mais intrigué, il sortit et dut se frotter les yeux pour croire ce qu'il voyait.

Sur le balcon, Bouboulina se bouchait les oreilles avec ses pattes de devant et en face d'elle un chat grand noir et gros, assis sur son derrière, tenait dans une de ses pattes de devant sa queue comme un instrument de musique et de l'autre patte la grattait comme une corde de guitare, en même temps il poussait des miaulements exaspérants.

Remis de sa surprise, il ne put retenir son hilarité et au moment où il se pliait de rire en se tenant le ventre, Zorbas en profita pour se glisser dans l'appartement.

Quand l'humain se retourna toujours en riant, il vit le chat grand noir et gros assis sur un fauteuil.

— Quel concert ! Tu es un séducteur original, mais je crains que Bouboulina n'aime pas ta musique. Quel concert ! dit l'humain.

— Je sais que je chante très mal. Personne n'est parfait, répondit Zorbas dans le langage des humains.

L'humain ouvrit la bouche, se frappa la tête et s'appuya contre un mur.

— Mais tu... tu... parles ! s'exclama l'humain.

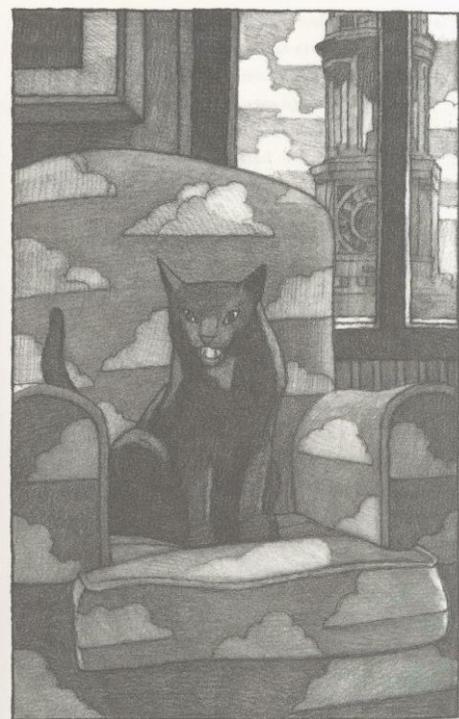
— Toi aussi tu parles et je ne m'étonne pas. S'il te plaît calme-toi, conseilla Zorbas.

— Un... un... chat... qui parle, dit l'humain en se laissant tomber sur le sofa.

— Je ne parle pas, je miaule, mais dans ta langue. Je sais miauler dans beaucoup de langues, indiqua Zorbas.

L'humain porta ses mains à sa tête et se cacha les yeux en répétant "c'est la fatigue, c'est la fatigue, je travaille trop". Quand il enleva les mains de sur ses yeux, le chat grand noir et gros était toujours sur le fauteuil.

— C'est une hallucination. Tu es une hallucination n'est-ce pas ? demanda l'humain.



— Non. Je suis un vrai chat qui miaule avec toi. Les chats du port t'ont choisi parmi beaucoup d'humains pour te confier un grand problème et pour que tu nous aides. Tu n'es pas fou. Je suis réel, affirma Zorbas.

— Et tu dis que tu miaules dans beaucoup de langues ? demanda l'humain incrédule.

— Oui, tu veux une preuve ? proposa Zorbas.

— *Buon giorno*, dit l'humain.

— Il est tard. Il vaut mieux dire *Buona sera*, corrigea Zorbas.

— *Kalimera*, insista l'humain.

— *Kalispera*. Je t'ai déjà dit qu'il est tard.

— *Doberdan*, cria l'humain.

— *Dobreutra*. Tu me crois maintenant ?

— Oui. Et si tout ça est un rêve, quelle importance ? Ça me plaît et je veux continuer à rêver, répondit l'humain.

— Alors je peux en venir au fait ? interrogea Zorbas.

L'humain approuva, mais lui demanda de respecter le rite de la conversation des humains. Il servit au chat une soucoupe de lait et il s'installa lui-même sur le sofa, un verre de cognac à la main.

— Miaule, chat, dit l'humain et Zorbas lui rapporta l'histoire de la mouette, de l'œuf, d'Afortunada et des efforts infructueux des chats pour lui apprendre à voler.

— Tu peux nous aider ? demanda Zorbas lorsqu'il eut fini son récit.

— Je crois que oui. Et cette nuit même, répondit l'humain.

— Cette nuit ? Tu es sûr ?

— Regarde par la fenêtre, chat, regarde le ciel. Qu'est-ce que tu vois ? demanda l'humain.

— Des nuages, des nuages noirs. Il va pleuvoir, observa Zorbas.

— C'est bien pour ça, dit l'humain.

— Je ne comprends pas. Je regrette, mais je ne comprends pas, reconnut Zorbas.

Alors l'humain alla dans son bureau, prit un livre et chercha dans ses pages.

— Ecoute, chat. Je vais te lire quelque chose d'un poète appelé Bernardo Atxaga. Des vers d'un poème intitulé "Les Mouettes".

*Mais leur petit cœur
— cœur d'équilibristes —
ne soupire jamais autant
que pour cette pluie bête
qui amène le vent presque toujours
qui amène le soleil presque toujours*

— Je comprends. J'étais sûr que tu pouvais nous aider, miaula Zorbas en sautant du fauteuil.

Ils se donnèrent rendez-vous à minuit à la porte du bazar et le chat grand noir et gros courut informer ses compagnons.